

# Artist at work: Léa Munsch

Photographe MÉLANIE REY • Entretien JULIE NIVERT et JESSICA GORDON BRAYE

Léa Munsch se consacre au travail de la terre. La route qui mène jusqu'à son atelier lorrain serpente au travers des forêts de chênes et de résineux, à proximité des rochers de grès rose de la région. Se déploie ici, au plus près de la nature, une pratique de la sculpture instinctive, à l'écoute de sa propre intériorité comme des paysages environnants. Entretien.







**Sub(ti)tle : Quels termes utiliseriez-vous pour décrire votre pratique ?**

Léa Munsch : C'est un mélange de terre brute et d'instinct. J'explore les possibilités de la terre, ses couleurs naturelles, ses textures, et la portée émotionnelle de mon travail. Mon job est réussi quand quelqu'un, face à une sculpture, ressent avant de penser. J'ai une approche instinctive, une voix intérieure qui me fait office de guide. Le philosophe indien Ramdas a dit : « Plus tu deviens paisible, plus tu entends ». C'est exactement ça. Ma pratique consiste à me brancher en permanence sur ma fréquence intérieure et à me laisser évoluer au fur et à mesure. Cette fréquence s'entremêle avec ma vie. Elle est aussi liée à une pratique spirituelle, à un travail intérieur. Ma pratique, c'est aussi désapprendre, déconstruire, me réapproprier le temps. Les temps longs sont devenus très à contre-courant. Ralentir est vraiment un choix. La terre demande ça, c'est un matériau très lent qui a sa propre temporalité, qui apprend la patience et l'humilité. Mes pièces émergent à un moment donné, j'en fais une, deux, trois, et puis après j'en crée de nouvelles. Certaines apparaissent, d'autres sont mises de côté pendant quelques semaines ou mois, puis j'en retravaille une, selon les projets, les expositions, les commandes.

**Qu'est-ce qui vous a amenée jusque-là ?**

J'ai travaillé en agence de design industriel, puis j'ai fait du *creative management*. J'accompagnais des créateurs pour leur communication, la gestion de leurs projets, des clients, de leur studio... En 2016, j'ai commencé à prendre des cours dans un atelier le soir, et progressivement, j'ai senti qu'il se passait quelque chose. J'ai décidé d'arrêter mon activité pour me dédier à la terre, sans réelle transition. J'ai ainsi cofondé l'atelier Gangster Bastille à Paris avec trois copines en 2017 et, un an plus tard, j'ai déménagé ici, en Lorraine.

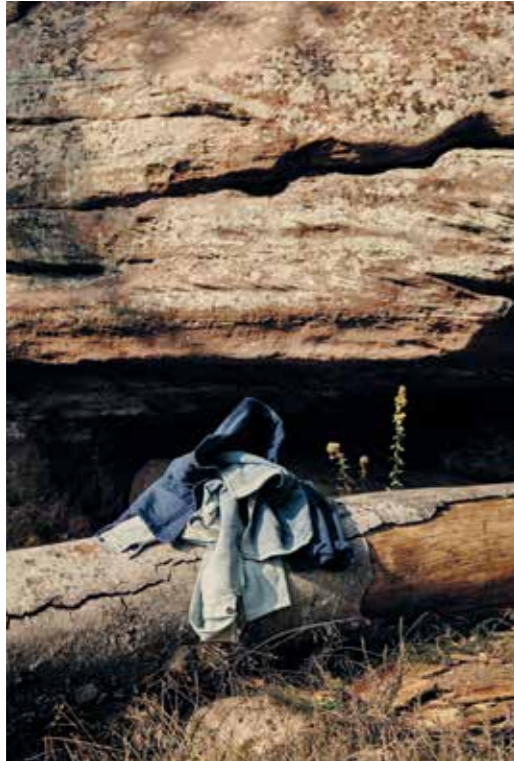
**En quoi votre approche de la céramique est-elle particulière ?**

Je n'utilise jamais le terme céramique. Je parle plutôt du travail de la terre, de sculpture. J'aime que la terre évolue au fur et à mesure du processus. C'est un matériau vivant, on doit donc évoluer avec elle. Je veux être réceptive, percevoir la forme que la matière me suggère, ne pas imposer ma propre vision. Souvent, je fais un croquis préliminaire, assez simple, de la forme vers laquelle j'ai envie de tendre.



« Les temps longs sont devenus très à contre-courant. Ralentir est vraiment un choix »





Je travaille par itérations, c'est la terre qui dit oui ou non. À la fin, c'est comme si j'avais eu une conversation avec la matière.

Ma pratique a beaucoup progressé. Je me suis vite rendu compte que le tour, ce n'était pas vraiment ce que j'avais envie de faire. Je me sentais enfermée dans le cercle, j'avais envie d'être plus sauvage et aussi de faire de plus grandes pièces. Je me suis mise à modeler, à sculpter, j'ai appris en faisant des essais, des erreurs, en voyant ce qui fonctionne ou pas. J'épure de plus en plus, comme si j'arrivais à une approche instinctive. Il y aura sûrement différentes phases dans mon travail. Je reviendrai peut-être à la technique ! J'aime que rien ne soit écrit d'avance. J'apprends à être à l'aise avec le fait de ne pas savoir, j'observe, j'ajuste. Et j'aime laisser le temps faire. Il agit sur la terre, et sur moi aussi.

**À l'époque du studio Gangster Bastille, vos pièces étaient de petite taille. Il semble qu'en investissant un plus grand espace, les dimensions de vos créations se soient déployées. Que pouvez-vous nous en dire ?**

À Paris, tout était plus petit, du four aux étagères. Déménager l'atelier a décuplé les possibilités. J'ai installé un plus grand four dans cette usine industrielle. Il y a plus d'espace pour stocker, de plus grandes étagères. La configuration me permet désormais de charger, décharger, livrer. Cet endroit regroupe tellement de choses en termes d'environnement et de conditions de travail, c'est fou ! De la création à la caisse d'expédition, tout se passe là. Au début, je n'ai loué qu'une seule pièce. C'était l'ancien vestiaire des ouvriers, une grande salle avec une belle hauteur sous plafond, séparée par une cloison hommes/femmes. L'endroit et ses grandes fenêtres m'ont plu immédiatement ; j'ai imaginé son vaste volume, une fois la cloison abattue. J'ai eu envie de penser ce lieu un peu comme mon temple. L'aspect industriel du bâtiment est parfait pour ça. J'ai pu aménager l'espace, que j'ai repeint, je peux percer des trous si besoin dans le sol ou dans les murs, je peux faire des installations de manière très modulable. Je suis totalement libre de l'usage du lieu. Cela m'a permis de créer un univers, de fonctionner de manière complètement autonome tout au long de mon processus. Et savoir que j'ai ce lieu à moi, où je peux aller quand je veux et qui peut évoluer avec moi, à mon rythme, ça ancre.

**Quels étaient vos critères lorsque vous cherchiez ce nouvel espace ?**

Ils étaient en partie pragmatiques et fonctionnels : la superficie, l'électricité, l'eau, les travaux à prévoir, le budget, le loyer, l'accès pour les livraisons. La distance entre le futur atelier et mon lieu de vie m'importait beaucoup. Je ne voulais pas quitter Paris pour passer mes journées en voiture. Je voulais aussi de la lumière naturelle, j'ai beaucoup regardé les orientations. Il y avait également des choses non tangibles, comme l'énergie du lieu. L'usine était ma première visite. J'avais aussi repéré des espaces dans une petite ville juste à côté, mais c'était beaucoup trop bétonné, je n'avais pas envie d'être dans cet environnement là. Ça a été assez clair, assez vite.

**Comment ressentez-vous le passage d'un espace collectif à un lieu « à vous » ?**

Nous étions quatre à l'atelier Gangster Bastille. C'était un ancien garage qui avait servi à une serrurerie, avec une magnifique double-porte en bois, des petites fenêtres qui donnaient sur une pièce unique. J'adorais l'aspect semi-industriel du lieu. Nous avions chacune notre espace, avec des zones communes de stockage et de cuisson. Passer d'un espace collectif à un espace seule a été une énorme transition en ce qui concerne la gestion de l'espace et l'organisation, bien sûr, mais aussi dans le fait de me retrouver seule dans ma pratique. J'ai tout à gérer, du *set-up* de l'atelier aux travaux, sans compter le fait d'être sans cesse seule avec moi-même et mes pensées. Comment cultiver une solitude fertile, qu'on est content de retrouver ? Ça a été un véritable apprentissage que je n'avais pas connu jusqu'alors.

**L'écrivain Haruki Murakami, dans *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* (éd. Belfond, 2009), établit des parallèles entre la course et sa manière de travailler. Il parle de temps long, de discipline, de répétition...**

J'ai lu récemment son dernier livre, *Profession Romancier* (éd. Belfond, 2019), dans lequel il évoque sa pratique, son rituel, le fait qu'il court tous les matins. Il travaille à un rythme plutôt tranquille et il dit que c'est comme une course à moyenne allure ou bien comme faire du vélo lentement. Il s'autorise



à sortir du schéma dominant. Il met très bien en mots la durée de l'écriture, son côté fastidieux. Il explique qu'il peut passer une journée entière à parfaire une seule phrase et éprouver une grande satisfaction à la fin, mais que personne ne va le féliciter ni même remarquer cette phrase spécifique ! C'est ça, lorsqu'on travaille seul. Il faut se féliciter soi-même, être le moteur et aussi la personne qui dit « *good job* ! ». C'est très important. Ici, j'essaie de me reconfigurer au quotidien, pour pouvoir « être ». Au début, j'ai tenté de transposer ma vie parisienne ici, avec son rythme de production intense. Et puis j'ai compris que ça n'est pas ce qui m'intéressait, qu'il fallait que je me laisse plus de latitude pour faire émerger des pièces, des temps longs que je n'avais jamais connus auparavant. Ma pratique s'étend maintenant au-delà de la terre. Je commence à travailler le bois, à concevoir des choses. Je me laisse la liberté et l'espace d'évoluer. C'est pour ça que j'aime bien le mot « sculpteurE », j'ai l'impression qu'il est large, qu'il va au-delà de la matière. Je m'interroge aussi sur mon rôle en tant qu'artiste. Pour moi, c'est avant tout transmettre une vision très personnelle, et cela se passe en trois phases : vivre, puis réfléchir, et enfin traduire cela de manière tangible dans la création. Il y a des jours où ça ne marche pas et des jours où ça roule, et c'est délicieux.

**La sculptrice Barbara Hepworth évoque souvent le rapport entre son travail et les paysages qu'elle traverse. Quels rapports entretenez-vous avec votre environnement ?**

C'est la première fois que je suis dans une telle proximité avec la nature. Je vis entourée de forêts, l'atelier est situé dans un village très verdoyant, proche de l'eau. Cela a pris une place assez importante dans ma vie et dans ma pratique. En ville, quand on a du temps libre, on sort de chez soi pour faire une activité ou se rendre dans un endroit précis. Désormais, je sors principalement pour aller en forêt. Il ne s'agit plus d'aller boire un café ou d'aller voir une expo. Ce n'est pas du tout la même dynamique, ni mentale ni physique. La marche, dont je parle parfois sur Instagram, est devenue très importante, encore plus depuis que j'ai un chien. Le matin, je sors, je marche, ça marque le début de la journée. C'est un moment de transition après le réveil, sans objectifs, pendant lequel je peux observer, écouter, être inspirée. Il n'y a pas de productivité, cela me permet de bien démarrer la journée, de remplir un puits

intérieur, comme un rituel. Dans ce lien à la nature, j'ai découvert que j'adore les rochers ! Je ressens une connexion avec eux. C'est une chose difficile à traduire en mots, une sensation qui fait un pont avec ma pratique. Je suis fascinée par le temps géologique, qu'on peine à imaginer. Les roches incarnent une présence, une forme de sagesse de la Terre. La roche et la terre sont des matériaux sans âge, j'aime beaucoup ça. La forme des paysages, la beauté de ce qui est créé naturellement me fascinent. J'ai d'ailleurs dédié une série de pièces aux rochers, *Rauk & Fels*.

**« Comment cultiver une solitude fertile, qu'on est content de retrouver ? Ça a été un véritable apprentissage que je n'avais pas connu jusqu'alors »**

Pour en revenir à Barbara Hepworth, j'adore son travail et je pense souvent à son rapport au paysage et au corps. Elle opère dans des échelles très imposantes ; ça me fait un peu rêver. Elle avait un atelier à St Ives ; elle sculptait à l'intérieur et dehors. Elle a créé un jardin-sculpture puis elle a acheté, je crois, la salle de bal du village où elle a pu réaliser des sculptures beaucoup plus hautes. Elle travaillait la pierre mais aussi le plâtre. Sa démarche m'inspire énormément, tout comme le fait qu'elle soit une femme. Elle documentait beaucoup son travail ; une démarche que je trouve extrêmement importante. Elle faisait venir des photographes pour la prendre en train de travailler, immortaliser les pièces en cours, et c'est grâce à cela qu'on connaît aussi bien son œuvre aujourd'hui. On ne le doit qu'à elle. On peut dire la même chose de Georgia O'Keeffe. Certaines femmes sont des références parce qu'elles ont pris la liberté de faire ce dont elles avaient envie.

**Georgia O'Keeffe portait une grande attention aux vêtements, à leur coupe et au choix des matières. Comment choisissez-vous les vôtres ?**

J'ai appris au cours d'une année entière combien la température varie à l'atelier. Cela influe sur ma manière de travailler et sur mon équipement ; c'est

surtout le nombre de couches qui change ! Une partie de mon armoire est consacrée aux vêtements pour l'atelier et les travaux. J'adore les salopettes, je les porte souvent avec des chaussures de randonnée, les seuls modèles qui ont une double semelle pour m'isoler du froid au sol ! Et je prends beaucoup de plaisir à jouer avec les couleurs.

**« C'est un moment de transition après le réveil, sans objectifs, pendant lequel je peux observer, écouter, être inspirée »**

**Pourriez-vous nous parler du corps dans votre pratique ?**

Le tour demandait un engagement physique spécifique. Ce qui fut aussi le cas lorsque j'ai commencé à modeler de plus grandes pièces. J'ai appris l'importance du repos, mental et physique, car j'exerce un travail assez exigeant. Je fonctionne plutôt par demi-journées maintenant. J'ai fabriqué une sorte de sofa dans l'atelier. Ça n'a l'air de rien comme ça, mais habituellement je ne m'assois quasiment pas, je ne fais pas de pauses ! C'est tellement important d'avoir un endroit où me poser, faire une sieste éclair, prendre un bouquin et détendre le corps et l'esprit. Il y a plein de choses sur lesquelles j'apprends à lâcher prise, ce qui n'est pas toujours facile. Apprendre que notre valeur n'est pas liée à notre productivité, c'est essentiel.



Mélanie Rey, photographe, et Julie Nivert, styliste, se sont laissés porter le temps d'une échappée onirique et sensorielle par les paysages et éléments qui inspirent et nourrissent le travail de Léa Munsch.



## LÉA MUNSCH

Photography by Mélanie Rey. Interview by Julie Nivert & Jessica Gordon Braye  
Translation by Jessica Gordon Braye

Léa Munsch devotes her work to clay. The pass leading to her studio meanders through oak and softwood forests, neighbouring the pink sandstones of the county. In this close proximity to nature, Léa's instinctive sculptural work unfolds as she tunes into her inner world and the landscapes surrounding her.

Sub(ti)tle: What words would you use to describe your practice?

Léa Munsch: I would say it's a mix of raw clay and instinct. Through my work I explore the possibilities of clay, its natural colours, its textures and its emotional reach. My job is done when someone looking at one of my pieces feels before thinking. I have an instinctive approach, an internal voice that I use as a guide. The Indian philosopher Ramdas said "The quieter you become the more you can hear". That's exactly it. My practice is about being plugged into my inner frequency, and letting it evolve as time goes by. It intertwines with my life. It is also linked to my spiritual practice and introspective work. I am constantly unlearning, deconstructing and reappropriating time. Lengthy projects are quite against the grind. Slowing down is a real choice. Clay requires that, it's a very slow material that has its own temporality, it teaches patience and humility. My pieces tend to come about at a given time, I will make one, two, three of them then I will start on a new piece. Some of them just appear, others stay to one side for a few weeks or a few months, then I go back to them as and when projects, exhibitions and orders come in.

What brought you to this practice?

I worked in an industrial design agency, then I had a creative management job. I would help creatives to communicate about their work, manage their projects, their clients and their studio spaces. In 2016, I started taking evening classes in a studio, and as time went by I felt that something was happening. I decided to quit my job and to fully commit to clay, without any real transition. I then co-founded Gangster Bastille, a studio in Paris, with three female friends in 2017, and a year later I moved to Lorraine.

In what way is your approach to ceramics particular?

I never really use the word ceramic. I prefer saying clay work or sculpture. I like the clay to evolve over time as the process unfolds. It's a living material, you have to be willing to go with it. I want to be receptive, and perceive the shape that the material is suggesting. I don't want to impose my own vision. Often I start with a simple preliminary sketch of the shape I want to go towards. I work by iterations, it's the clay that says yes or no. In the end, it feels like I had a conversation with the material. My practice has evolved a lot. I realised that throwing is not really what I wanted to do. I felt trapped in the circular

shape. I wanted to be more wild and make bigger pieces. I started to hand build, sculpt and I learned by trial and error, by seeing what works and what doesn't. I am refining my practice more and more, I am going towards a more instinctive approach. But there will be phases in my work. Maybe I will go back to a more technical approach at some point! I like it when everything is not written in advance. I am learning to be ok with not knowing, I observe and adjust. And I like letting time do its work. Time has an impact on the clay, and on me.

When you were part of studio Gangster Bastille, your pieces were small. It seems like by taking over a bigger space your creations have expanded. Could you tell us a bit more?

In Paris, everything was smaller, from the oven to the shelves. Moving workshop has redefined what is possible. In the factory, I am able to have a bigger oven. There is more room to stock, bigger shelves. The set up means I can load, unload, and deliver easily. This place fulfils so many things in terms of environment and working conditions, it's mad! From the creation to the shipping crates, everything happens here. At first I rented only one room. It was the old locker room for the factory workers, one big room, with a good ceiling height, separated by a partition wall, one side for men and one for women. The space and the big windows immediately appealed to me. I imagined how big the volume would be once the partition wall would be knocked down. I wanted this space to be a bit like a temple. The industrial aspect is perfect. I was able to make a lot of changes and redo the paint work. I can drill holes if I need to in the ground or in the walls, I can create modular installations. I am completely free to use the space in whatever way I want to. I am able to create my own world and to function in complete autonomy at every step of my process. And knowing I have a space of my own, where I can go whenever I want to and that will evolve with me, in my own time, that really grounds me.

What were your criteria when you were looking for a new work space?

They were partially pragmatic and functional: the size, electricity, water, the work that would be required, budget, rent and access for delivery. The distance between the new work space and where I live was really important too. I didn't want to leave Paris to spend my time commuting. I also wanted natural light, I looked at solar orientation a lot. There were also intangible things, like the energy in the room. The factory was my first visit. I also had noticed some potential studio spaces in the small town nearby but it was far too cemented. I didn't want to be in that environment. It was pretty obvious pretty fast.

How did you feel going from a collective space to a space of your own?

There were four of us at Gangster Bastille. It was an old garage that had once served as a key repair shop, it had an amazing double wooden door and small windows. I loved the semi-industrial feel of it. We each had our

own space, with collective areas to stock our work and for the oven. Going from a collective space to a personal space was a massive transition, not only when it comes to managing the space and organisation of course but also because I was suddenly by myself to face my practice. I project managed everything from the set-up of the workshop, to the building work. And I adapted to being alone in the studio; only me, myself and my thoughts. How do you nurture a solitude that is fertile and that you feel happy going back to? It was a true learning curve and a completely new experience.

The writer Haruki Murakami in *What I talk about when I talk about running: A memoir* (ed. Knopf, 2007) draws parallels between running and the writing process. He mentions long intervals of time, discipline and repetition...

I recently read his new book, *Profession Romancier* (not translated into English- editor's note); he discusses his practice, his ritual of running every morning. He says he works at a slow pace; that it's like running at a steady speed or like taking a slow bike ride. He gives himself permission to do things in his own way. He puts these ideas beautifully into words- the time required to write, the fastidious side of writing. He explains that he can spend a whole day perfecting a single sentence, and feel a great sense of satisfaction when it's done. But he knows that nobody will congratulate him or even notice the sentence! That is what happens when you work alone. You have to congratulate yourself, be the creator and the one that says "good job!". It's really important. Since I moved here I have really tried to reshape my day to day so I can just "be". At first I did a copy paste of my Parisian life, I kept a very intense workload. And then I understood that it's not about that. That I need more leeway to let each piece come to life. I allow for longer timelapses, something I had never experienced before. My practice goes beyond clay. I have now started to work with wood, I just make stuff. I give myself the freedom and space to evolve. That is why I prefer the word sculptor. It feels broader and goes beyond what material I might choose to use. I also think about my role as an artist. For me, above anything else it's about communicating a very personal vision. And it happens in three steps: live, think and translate all of it into something tangible. There are days when it doesn't work and days when everything flows and it's wonderful.

The sculptor Barbara Hepworth often mentions the relationship between her work and the landscapes that she would travel through. What is your relationship with your environment?

It's the first time that I have lived so close to nature. I am surrounded by forests; the workshop is in a village that is very green and built alongside a river. Nature has a big place in my life and in my practice. In cities when you have free time you tend to go out to do a specific activity or to go somewhere specific. Nowadays, when I go out it's usually for a walk in the forest. I don't go for a coffee or to see an exhibition. It doesn't require the same mental or physical energy. As I sometimes talk about on Instagram, walking as an activity has become

really important to me. Even more so since I got my dog. In the morning, I go out, I walk and that is truly the beginning of my day. It's a transition after waking up and before work, without any goals; I can just observe, listen and be inspired. There is no productivity involved, it is more like a ritual, a nice way to start the day and fill up my inner well. In this new relationship to nature I have discovered I love rocks! I feel a connection to them; it's something quite difficult to put into words. The feeling seems to create a bridge with my practice. I am fascinated by geological times, they are really difficult to fully appreciate. Rocks embody a presence, a sort of wisdom of the earth. Clay and rocks are ageless elements, I really like that. The shape of landscapes, the beauty of what is naturally created fascinates me. I actually dedicated a series to rocks, *Rauk & Fels*. To get back on the subject of Barbara Hepworth, I love her work and I often think about her relationship to body and landscape. She worked on huge scales; that's a dream of mine. She had this studio in St Ives where she would sculpt indoors and outdoors. She created a sculptor garden and then she bought, what I believe was the village hall where she could make even bigger pieces. She worked with stone but also with plaster. I am very inspired by her practice and by the fact she was a female sculptor. She would document her work quite a lot, and I think that's really important. She had photographers come over to take pictures of her whilst she was sculpting, and to immortalise her work in progress. That's why we know so much about her today. We owe it only to her. We could say the same of Georgia O'Keeffe. Some women are references because they were free and did whatever they wanted to do.

Georgia O'Keeffe paid a great deal of attention to the clothes she wore, the cut and the fabric choices. How do you choose your clothes?

Having now lived here for a full year, I know how much temperatures can vary in the studio. It affects the way I work and how I dress; to be honest, it's mainly the number of layers that changes! A whole side of my wardrobe is for studio and building work clothes. I love dungarees, I often wear them with hiking boots as they are the only shoes I have found that have a double sole and can insulate from the cold floors! I also love playing with colours.

Could you tell us about the physical demands of your practice?

When you throw it's a very specific physical commitment; as is hand building bigger pieces. Over time, I have learned the importance of rest, both mental and physical. My practice is quite demanding. Nowadays, I tend to work half a day at a time. I also made a sofa for my workshop. It seems almost not worth mentioning but before that I would barely sit down, I didn't take breaks! It is so important to have a place to sit down, take a power nap, pick up a book and relax the mind and body. There are so many things I am learning to let go of and it's not always easy. To learn that our value is not linked to our productivity is essential.